

## L'Inconnu de Belleville

Par PIERRE ZACCONE

—Selon toute vraisemblance, samedi prochain, à la première heure.

—Samedi! s'écria le colonel, mais c'est le jour de ma soirée. Ma foi, voilà qui est de bon augure, et désormais l'assassin des Bonnet n'a qu'à se bien tenir...

—En tout cas, observa l'avocat, il sera certainement frustré du fruit légitime de ses abominables forfaits; et l'héritage Bonnet, si héritage il y a, ira aux ayants droit naturels.

Le colonel eut un étrange sourire...

—Voilà la meilleure solution, dit-il, j'espère que tout marchera à souhait d'ici samedi; à moins cependant...

—A moins?... interrogea le vicomte. Mais que voulez-vous donc que l'assassin puisse tenter en si peu de temps?

—Vous avez raison, dit le colonel, et il aurait trop à faire pour se garder lui-même contre les recherches dont il est l'objet; je pars donc tout à fait rassuré et je compte bien que vous serez complètement dégagé de toute préoccupation à ce sujet.

Il salua, sortit d'un pas délibéré et gagna les Champs-Élysées, où l'attendait son coupé.

D'un geste, il fit signe à son cocher de s'éloigner, et, ayant avisé un fiacre qui passait, il le héla et pénétra brusquement à l'intérieur.

—Rue Pixérécourt, à Belleville, fit le colonel.

Quand la voiture s'arrêta devant la boutique et que le colonel fut descendu sur le trottoir, la domestique, jugeant que elle avait affaire, s'empressa d'introduire le visiteur.

C'était là que demeurait la mère Brochon.

Maman Brochon vint au-devant de lui.

—C'est de la petite que vous venez me parler? demanda l'entremetteuse.

—Oui... de Gilberte, d'abord... Elle n'a rien dit?

—Non; seulement, elle est triste, et je crois bien qu'elle a pleuré.

—Vous n'avez vu personne rôder autour de la maison?

—Personne jusqu'à présent.

—C'est bon, il faut veiller.

—Comptez sur moi...

—Et si quelque incident se produisait, vous me feriez prévenir à l'instant, à mon hôtel, aux Champs-Élysées?...

—Soyez sans inquiétude... je vous garantirais mon homme...

Il y eut un silence; une pensée subite avait traversé l'esprit du colonel.

—Voici qui est entendu, dit-il au bout d'un instant, et maintenant parlons d'autre chose... Vos affaires?...

—Heu! heu!... ce qui tue le com-

merce, c'est le terme qui revient tous les trois mois. Ah! si l'on avait quelques petites rentes et de quoi seulement bibeloter!

—Est-ce là tout ce que vous ambitionnez? Eh bien, vous m'intéressez, madame Brochon, et je ne serais pas éloigné de faire quelque chose pour vous.

—C'est-y Dieu possible!

—Que diriez-vous d'un homme qui vous mettrait dans la position de n'avoir plus de termes à payer?

—Je dirais que c'est la Providence.

—Et que feriez-vous pour cet homme?

—Tout! tout! j'en jure!

—C'est ce qu'il faut... eh bien, écoutez-moi... si vous le voulez, avant un mois... cette maison que vous habitez vous appartiendra, et je vous constituerai une petite rente qui vous permettra de vivre, vous et votre homme, sans travailler.

Mme Brochon passa à plusieurs reprises ses deux mains sur ses yeux.

—C'est un rêve!... balbutia-t-elle.

—Ce sera une réalité quand vous voudrez, insista le colonel.

—Et que faudra-t-il faire?

—Presque rien... seulement, vous aurez besoin du concours de votre homme.

—Brochon? Ah! voilà le chien!

—Qu'y a-t-il donc, demanda le colonel.

Voyez-vous, l'homme a un fond d'honnêteté rigoureuse, et s'il doit mettre la main à une affaire qui soit un peu louche...

Le colonel fit un geste insouciant.

—Je le regrette, dit-il, je voyais là pour vous une occasion inespérée de vous enrichir, sans avoir à tuer ni à voler personne.

—Mais de quoi s'agit-il donc?

—A quoi bon?

—Dites toujours.

—Non!... restons-en là... et réfléchissez. M. Brochon est, je crois, employé comme gardien auxiliaire au département de la marine. C'est lui qui est chargé d'aller prendre à la poste, rue Jean-Jacques-Rousseau, les dépêches du ministère?

—Oui, monsieur.

—On me l'avait dit. Ne parlons plus de cela. Je ne sais quand je reviendrai.

N'oubliez aucune de mes recommandations; veillez avec soin sur Gilberte, et quant à ce que je viens de vous proposer, si, après avoir réfléchi, vous éprouvez le besoin de me parler, je serai toujours heureux de m'entretenir avec vous.

Sur ces mots il gagna la porte et disparut, laissant la marchande à la toilette fort perplexe et encore tout émue.

## IX

On était au samedi, et c'est ce jour-là que le colonel Robert devait inaugurer ses salons par une fête dont on s'entretenait depuis plus d'un mois.

A Paris, il n'y a rien d'impossible pour un millionnaire; l'hôtel, transformé en quelques semaines pour cette solennité, présentait réellement un coup d'œil féerique.

Ainsi que l'avait prévu Oliva, on s'était arraché les invitations du colonel.

Et il y avait à cet empressément enthousiaste, des raisons que ceux qui connaissent Paris et ses entraînements trouveront bien naturelles.

Aussi Oliva et le vicomte d'Esclairs avaient-ils été assaillis de sollicitations. Il était donc certain que, cette nuit-là, Tout-Paris serait chez le colonel Robert.

On commença à arriver dès neuf heures.

Il faisait une nuit superbe, presque tiède; de longs cordons de feu éclairaient l'avenue par laquelle on accédait à l'hôtel; le jardin était illuminé à giorno; et au fond, à travers la sombre verdure des arbres, on voyait l'hôtel étinceler.

à suivre

## Le Long de la Ligne

Le soleil rouge achevait de s'éteindre au delà de l'horizon des sables. Devant la nuit prête à conquérir le désert, un groupe de chats glapissaient, et les deux rails de la voie ferrée, purs et nets comme deux jets de mercure, s'enfonçaient dans la direction du sud, à travers le sable uniforme et brûlant, jusqu'à la station: une oasis peuplée de quelques mercantis, de "travaux publics" et d'une compagnie de tirailleurs.

Les terrassiers, qui achevaient la voie ferrée à peine posée sur ses traverses, rangeaient leurs pelles et leurs pioches. La plupart d'entre eux venaient d'Italie: des Piémontais et des Siciliens. Les uns étaient roux et les autres bruns, mais leurs visages à tous, cuits sous le soleil d'Afrique, étaient modelés par le travail jusqu'à l'impersonnalité. En deux files, le long de la voie ferrée, les Piémontais, la veste jetée sur les épaules, remontaient vers le camp. Ils chantaient, des chansons de leur pays, des chœurs interminables et langoureux rappelant le retour des campagnards par les routes traversant les rizières.

Un homme s'adressant à un autre attendard auprès d'une pile de traverses dit: "Fournier, je te joue un litre à la "bette". Fournier leva la tête. Il était grand, maigre et robuste. Il portait le "Lafonds" de toile bleue décoloré par le soleil; son torse révélait des muscles cultivés sous le maillot noir à raies roses. "Je viens, fit-il."

Il ramassa sa gourde, sa veste et ses outils et suivit alors la voie ferrée jusqu'aux baraques en planches du cantinier qui vendait la soupe, le vin, le tabac et des lits de sangle.

L'homme ne parlait pas. Son visage encore jeune pouvait être sympathique, mais le travail et le soleil le rendaient semblable aux visages des campagnons de sa race.

Roulé dans sa couverture, Fournier, qui ne pouvait dormir, épiait le sommeil de ses camarades de chambrée. Ecrasés par la fatigue, les terrassiers ronflaient; certains râlaient presque; d'autres rêvaient à voix haute. Au loin, dans le bled, une hyène prudente ricanait. Fournier imaginait la bête immonde ayant au bout de son échine déclive la tête tournée vers les odeurs de la cuisine. Il essaya de dormir sans y réussir car, ce soir-là, son passé s'était installé à son chevet pour le tourmenter. Fournier accepta la lutte et, couché sur le dos, les mains croisées sous la nuque et les yeux clos, il accueillit le défilé des images débilitantes. Le spectacle de son passé se résumait en peu de choses. En somme, et comme pour beaucoup d'autres il ressortait de cette confrontation que Fournier n'était point fait pour le métier qu'il exerçait dans les équipages d'un entrepreneur de Tunis. Autrefois il avait écrit des vers dans les revues; il avait connu des hommes dont le prestige se déformait dans sa mémoire; des filles et les ruffians qui les protégeaient. Il se rappelait leurs noms: Simonne, Gaby, Mado et aussi des noms de poètes, de peintres évoquant des discussions confuses d'atelier en atelier. Mais ce passé, tout en confirmant son extrême misère, ne lui apportait aucun regret précis. "Je suis fichu, pensa Fournier, et je ne revivrai jamais dans le plan où j'ai vécu. Quelle vie!"

Le sommeil fut long à venir. Fournier pensait: "Vais-je m'endormir dans dix minutes, dans une heure?" Il essaya de saisir la seconde où il s'endormirait et s'endormit sans s'en apercevoir.

Au matin, mal réveillé, écoeuré par la longue journée en perspective devant le fer brûlant des rails et le bois sonore des traverses, Fournier, la pioche sur l'épaule, rejoignit son compagnon de chantier.

Celui-là était un vrai terrassier. Il chantait et sifflait des airs de compagnonnage. Parfois il parlait de sa sœur qui tenait un débit de boissons à Bercy. Mais Fournier, le regard dur,

ne répondait pas.

—Tu penses toujours aux poules de Montmartre? disait son compagnon.

—Penses-tu! répondait Fournier, et il ajoutait: "Quelle vie, bon Dieu! Quelle vie!"

Un coup de sifflet venu du nord fit lever la tête à tous les terrassiers. Pous-sif et circonspect un train avançait comme écrasé de chaleur. Lentement, les terrassiers se rangèrent de chaque côté de la voie et ils allumèrent tous une cigarette afin de mieux goûter l'unique distraction de la journée. Le train passa entre deux haies d'hommes avides d'un autre coin du monde à cette heure sacrée. D'abord les trues chargés de voitures, de mitrailleuses et d'arabes; puis des wagons de troisième classe remplis de bataillonnaires bruyants.

—Bonjour les potes, disaient les bataillonnaires. Combien qu'tu comptes? On r'met ça?... Tu vas salir tes blancs...

Les terrassiers souriaient. Derrière les troisièmes, un wagon de première suivit avec des officiers, puis un autre wagon de première à peu près vide. Cependant, à la dernière portière, la silhouette d'une jolie femme blonde vêtue de blanc attira diversement le regard des hommes. Elle était si jolie et si bien habillée, si impressionnante dans le bled que, le convoi éloigné, les terrassiers revoyaient toujours son image encadrée par la portière dans le bleu dur du ciel.

Encore redressé au milieu de ses camarades courbés sur la tâche quotidienne, Fournier les contempla en dominateur. Un immense orgueil gonflait son attitude. Lui seul parmi ces hommes se sentait l'égal de cette femme élégante parce qu'autrefois, à sa sortie du lycée, il avait écrit des vers. Tout son passé, cette fois, prenait une signification puissante et réapparaissait ainsi qu'une fusée lumineuse, lourde d'espoir, s'élevant dans le ciel du bled où il travaillait. Il vit l'avenir et contempla ses mains abimées par le manche de la pelle. Bientôt, il reprendrait la plume; il écrirait un livre sans parler de cette femme inconnue dont il ne fallait pas exagérer l'importance; mais il écrirait ce livre et par ce moyen rentrerait dans les rangs d'une société où l'apparition de cette femme ne serait pas surprenante. Encore une fois, il regarda la ligne monotone, le bled couleur de lion et ses camarades déjà lointains. Fournier ne put dominer le grand orgueil qui faisait de lui un homme parmi les hommes.

—Ah! vieux! s'exclama-t-il en bourrant l'épaule de son compagnon d'une tape solide, je paye un litre à la pose. Le compagnon regarda Fournier; il hésita un peu et dit timidement:

—Tu vas nous laisser tomber?

Fournier ne répondit pas. Son visage rayonnait comme un astre rouge.

D'ailleurs, sur tout le chantier, une grande joie troublait les hommes. Il était difficile d'approfondir, sinon la cause de cette joie, du moins sa qualité fugitive. L'un d'entre eux chanta:

Celui qui fit cette chanson, c'est trois piocheurs de terre

Aiment à boire et à manger,

Leurs mignonnettes à leur côté,

Tout le long... du chemin de fer...e.

PIERRE MAC ORLAN.

**CUNARD-ANCHOR**

Les plus grands, les plus rapides, les plus sûrs existants. Excellent traitement des passagers. Il existe un agent dans votre localité ou dans la ville voisine.

POUR LA FRANCE, VIA  
CHERBOURG

MAURETANIA ..... Juillet 14  
SAXONIA ..... Juillet 21  
AQUITANIA ..... Juillet 28—Aug. 23

Pour tous renseignements s'adresser à l'agence de la ligne Cunard.

F. J. ORFILA  
206 rue St. Charles

**LIGNE FRANCAISE**

NEW YORK—HAVRE

FRANCE ..... July 7

SAVOIE ..... July 14

Pour tous renseignements s'adresser

Aux bureaux de la Compagnie,

F. ORFILA, Agent Général

208 rue Commune, Nouvelle-Orléans.